

XYZ. La revue de la nouvelle

Mademoiselle Harriet

Emilie Andrewes



Numéro 133, printemps 2018

Zodiaque : d'heureux augures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87717ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andrewes, E. (2018). Mademoiselle Harriet. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (133), 7-12.

Mademoiselle Harriet

Emilie Andrewes

QUI CONNAÎT mademoiselle Harriet ?

C'est ça, personne. C'est une de mes employées qui a une mauvaise maladie, une affliction très extravertie. Elle tousse, crache très loin le sang. Je m'en vais la visiter à son cubicule, voir si elle meurt un peu davantage. Je veux observer le liquide écarlate, s'il est changeant, voir si son état s'améliore. Elle me tend alors délicatement son mouchoir. Je le scrute, puis je la fais marcher en silence, vers mon bureau. Je suis la directrice, c'est dire que je scande les ordres. J'allume une lampe à l'entrée de mon bureau. Rien de trop lumineux, j'ai ça en horreur. J'ouvre la porte très grande, pour ne pas sentir son bras contre le mien, ne rien sentir de son corps sacrifié.



Cette Harriet a hérité spontanément d'un surnom : Tattoo Un Million. C'est pour révéler la démesure de son inexistence, l'importance que je lui donne. Par ce surnom, elle est désormais marquée de manière indélébile ; comme un bovin fantomatique. Ça me permet de me détacher, de la voir avec distance, dans ce qu'elle est réellement : un membre à part entière d'un troupeau qui s'en va à l'abattoir. Elle est assise devant moi. Je l'écoute me parler de ses enfants. Elle essuie ses yeux. Je n'ai pas le réflexe de lui tendre mes mouchoirs, elle sait comment ça marche, c'est son nez tout ensanglanté qui coule, pas le mien. Chacun sa route. Je ne pensais pas avoir un jour la chance de compter un individu aussi souffrant dans mon équipe. J'ai déjà eu trois morts en dix ans de carrière au sein de mon entreprise de traduction : deux asthmatiques et un diabétique atteint d'une infection de type bactérie mangeuse de chair. Il a fallu lui amputer froidement les quatre membres, par un avant-midi qui avait mis tout le monde en retard, à cause de l'horrible trafic montréalais. Il y avait du smog aussi : la vitre du taxi par laquelle je regardais

était emboucanée. J'étais allée lui porter un bouquet de fleurs à sa chambre d'hôpital. J'avais voulu le ramener chez lui, faire d'une pierre deux coups, partager une voiture, mais il n'était pas prêt, pas recousu. Je l'ai évidemment réembauché après ses opérations, comme lecteur de textes. Avec sa voix haut perchée, il scandait les écrits, cela facilitait la correction des erreurs de style. Un membre de l'équipe poussait son fauteuil roulant jusqu'à la falaise de la mort, qui n'était pas très loin, à quelques mètres devant l'infirmes, mètres donnés en jours.

J'ai présentement sur le plancher un obèse cardiaque de soixante ans, une pathologie de bon augure. Il s'agit de M. Zoulansky. Cependant, je ne lui accorde plus la parole depuis qu'il s'est mis au régime. Il a les couilles optimistes. Espèce de bétail impoli, moi qui lui faisais des faveurs, qui donnais sans compter. Je suis une femme qui pourchasse les êtres abîmés. Je n'ai pas peur.

Quelqu'un m'a dit qu'avoir une personne obèse avec emphysème chronique est vraiment une plus-value dans une équipe. Mais pourquoi n'en avais-je pas encore eu, moi, à mon service ? Réflexion faite, je me suis remise à plancher sur les ressources humaines de mon cabinet de traducteurs. Je voulais également trouver une tuberculeuse, mais à ma grande stupéfaction ce n'était plus sur le marché. J'aurais aimé dénicher une damnée de tuberculeuse croyante possédée du goût du travail, une bonne vieille masochiste. Je n'ai trouvé qu'une empotée de l'emphysème, plus ou moins chronique, Tattoo Un Million, mais au moins son poids est excessif, ce qui la fait suffoquer. Sa graisse pend à son cou comme des escalopes de veau.

Celle-ci me regarde avec ses yeux de vortex assoiffé.

— Montre-moi ton dernier rapport médical.

Je lui fais le coup chaque mois.

Que ça empire, son état, mais que ça empire !

Elle me le tend. Je regarde les rayons X à la lumière et ce que je vois me rassure.

8 — Vous allez mourir.

Harriet renifle.

— N'est-ce pas ce qu'on vous avait déjà dit ?

— Oui, mais...

— Non, vous allez mourir.

Je dépose les rayons X sur mes genoux.

— C'est terrible, mon honnêteté, vous trouvez.

Harriet regarde ses mains, qui se torturent l'une l'autre.

— Je peux travailler ici, encore ? me demande-t-elle.

— Évidemment ! Évidemment, jusqu'à la toute fin.

— Merci. J'ai envie de croire à une fin lumineuse, me confie-t-elle.

— Bien sûr, Harriet.

J'ai buté sur son prénom. J'ai failli dire : « Bien sûr, Un Million. »

Je les domine, alors je crois avoir le droit de rebaptiser les gens. Elle pense mériter la lumière, mais il n'y a que la nuit fuligineuse devant elle. Le seul feu allumé présentement, c'est mon bon vouloir, c'est-à-dire, oui, mon pouvoir de la faire travailler, ou pas. Je fais des photocopies de ses rayons X et je la renvoie à son bureau. Des papiers. Malade, ou pas ? Malade. Sans la santé. Ça ne se peut pas sans la santé. Si j'étais attirée, je lui toucherais la chatte. Les mots me viennent ainsi. J'y aurais accès. Sans la santé, sans le travail, elles obéissent. Sans moi, c'est sans le travail. Et sans le travail, ça ne se peut pas.

Les vieux traducteurs potentiels que je sélectionne sont obligés de me dire en entrevue s'ils sont atteints d'une maladie grave. Je leur fais confiance, la plupart ne me le cachent pas. Sinon, ça fait de sacrées belles surprises, ainsi, c'est sans rancune. Mais je n'engage plus personne de bien portant. Je ne suis pas intéressée. Évidemment que je l'ai embauchée, cette Harriet, à fond de train. Qu'elle meure, qu'elle meure, qu'elle meure donc, mais qu'est-ce qu'elle attend, qu'est-ce qui la fait tant languir ?

Je ne change le destin de personne, j'en conviens, je fais juste transformer des faiblesses en forces. C'est ce que je fais à longueur de journée. Je coordonne. Je ne traduis pas. Je ne suis 9

pas celle qui façonne des chemins entre les langues. Je torture la langue, je la tords pour lui faire dire la vérité. Je sacrifie pour recommencer, recommencer pour renaître. Je vois les gens détruits, et leurs matériaux me reconstruisent. Je suis l'animal enfoui comme offrande sous la cathédrale. Je suis ce faucon sacrifié que personne ne confronte, car j'ai tellement de victimes sur moi, mes victoires se sentent, toutes, à mon front. Ils veulent que je parle. Quand je parle, je résonne comme le seul et unique diapason mondial. Je règne comme une cloche qui chante les vêpres du salut. Je suis une incantation, un vent éternel dans les clochettes funèbres du capitalisme. Ça me rappelle ceci : les bêtes se parlent parfois entre elles dans la cuisine du bureau et, quelquefois, je m'interpose. Je tiens alors fermement ma tasse de café et leur fais signe de continuer la conversation. Je les écoute, elles ont de stupéfiantes discussions. La plus enrichissante eut lieu lorsque Harriet dit de son mari, un soir : « Nous étions jeunes, il avait trop bu et, soudainement, il est devenu un vrai dominant : entouré, adulé par ses bêtas d'amis, il lançait des bouteilles de bière vides dans le stationnement. J'ai alors su que j'allais marier un mâle dominant. J'étais excitée. »

Peut-on croire que les êtres humains parlent de leur entourage de cette façon, comme d'un groupe de grands singes, de bonobos ? Hallucinant de vérité ! Un singe peut passer un nouveau-né au travers d'un grillage et le déchiquer s'il est jaloux, s'il n'a pas l'attention des femelles. C'est vraiment vouloir retourner à la savane. Pour travailler ici, il faut être de la basse-cour, du moins de la ferme. Picosser, rien de plus, rien de grandiloquent. Il ne faut pas avoir l'ambition des êtres de la forêt primaire. Au sommet, il n'y a que moi, bélier des hautes montagnes et des bosquets ronceux. Harriet est excitée en ma présence, comme avec son mari. Ça se sent, elle a toujours les mains moites. Terrifiée. Apeurée. Reconnaissante. Dépendante. Sa confiance absolue suinte de partout. Quand je circule entre les bureaux, il pleut et les planchers ne se mouillent pas. Je circule et les gens crèvent.

10 Je récolte les fruits du vice et de la vertu. Je les fais travailler,

alors que d'autres employeurs les auraient jetés. Je chéris l'obèse morbide qui est peu productif, je garde l'horrible emphysémateuse qui salit les claviers avec son mouchoir plein de sang, je vais au secours de la diabétique qui perd connaissance, j'encourage celle qui a le cancer du cerveau et qui fait des crises d'épilepsie dans mes toilettes. Celle-là a même égratigné le marbre avec ses dents en tombant, je ne lui ai pas chargé les dommages au sol. Je les seconde pour qu'ils achèvent leurs destins dans la dignité et au travail.

Évidemment, dès que j'ai vu Harriet en entrevue, ce fut le coup de foudre. On ne ressent pas une telle émotion deux fois dans une vie. Elle était foutrement maganée, prête à retourner au travail à tout prix. Elle ne voulait surtout pas mourir d'ennui à la maison, qu'elle me confiait. J'ai rapidement repéré un trou de quelques années dans son CV. La raison ? Congé de maladie... Elle en avait honte, je jubilai. Le contrat d'embauche était signé et j'ai contracté une énorme assurance sur son dos. À sa mort, moi, la patronne, je serai riche comme Crésus, je récolterai un million de dollars ; c'est dire que je récolterai la vie d'Harriet, matérialisée, sans avoir pour autant à enterrer son corps. Tout compte fait, je serai dédommée pour l'avoir eue comme employée extrêmement sous-efficace. Je paye pour leur maladie, leur maladie est monnayable, mourir, ce n'est pas la mer à boire pour ces sadomasos de bourreaux de travail, mourir est la jolie pomme dans leur main qu'ils frottent, qu'ils frottent chaque jour pour faire une fin bien parfaite. Ça me rend agressive quand les gens se rétablissent de leur mort appréhendée, mort bien brillante qui scintille comme mes bottes. La valeur de leur décès, propre à chacun, elle est écrite sur le bout de papier que l'assureur et moi signons. Harriet, une fois froide et trépassée, me rendra millionnaire. J'ai des plans de vacances. Travaillez, mais mourez bien vite, cadavres pleins d'entrain. Il ne faut pas voir cela comme étant dramatique ; qui sommes-nous pour les juger ?

Je paye chaque mois, bien entendu, une somme extraordinaire en assurances pour mes chevreux aux claviers. Une

docteure m'a assuré, quand je lui ai montré les rayons X de Tattoo Un Million, que c'étaient cinq années d'assurances projetées très bien investies, et que probablement je n'aurais à en payer que deux. Un véritable macchabée, la pauvre Un Million. Je ne veux plus dire son prénom, Harriet, jamais plus. C'est la dernière fois, parce qu'il faut que je l'écrive sur un papier d'assurance. Je fais de ce bureau le lieu de l'espoir. Je fais de leur propre maison un endroit misérable où ils ne sentent que le froid de leur cercueil et la profondeur des ténèbres à venir. En marchant tous les matins dans cette rue, en franchissant cette porte, ils pensent accomplir leur *fatum* ; mais ils accomplissent seulement le nôtre : celui de François Harvey, assureur, et de moi-même, Edelweiss Painter, une directrice-coordonnatrice inconnue d'un bureau de traduction inconnu au centre-ville de Montréal en 2018. Je fixe un arbre par ma fenêtre, il est chétif, les feuilles sont jaunes. La beauté m'est donnée à regarder, comme un cadeau. Le soleil est chaud et doux sur mon bras, doux, oui, c'est aussi cela, la vie.